

Les Patients **DE FREUD** *Destins*



MIKKEL BORCH-JACOBSEN

NOUVELLE
ÉDITION
REVUE ET
AUGMENTÉE



Éditions
SCIENCES
HUMAINES

Maquette couverture et intérieur: Isabelle Mouton.

Retrouvez nos ouvrages sur
www.scienceshumaines.com
www.editions.scienceshumaines.com

Diffusion /Distribution : Interforum

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2022**

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 Auxerre Cedex

Tel.: 03 86 72 07 00/Fax: 03 86 52 53 26

ISBN = 9782361067410

Les Patients
DE FREUD
Destins

NOUVELLE ÉDITION
REVUE ET AUGMENTÉE

MIKKEL
BORCH-JACOBSEN

Éditions
SCIENCES
HUMAINES

Sommaire

<u>Avant-propos</u>	<u>7</u>
<u>Bertha Pappenheim</u>	<u>13</u>
<u>Ernst Fleischl von Marxow</u>	<u>25</u>
<u>Mathilde Schleicher</u>	<u>37</u>
<u>Anna von Lieben</u>	<u>42</u>
<u>Elise Gomperz</u>	<u>52</u>
<u>Franziska von Wertheimstein</u>	<u>62</u>
<u>Fanny Moser</u>	<u>72</u>
<u>Martha Bernays</u>	<u>80</u>
<u>Pauline Silberstein</u>	<u>94</u>
<u>Adele Jeiteles</u>	<u>98</u>
<u>Ilona Weiss</u>	<u>102</u>
<u>Aurelia Kronich</u>	<u>107</u>
<u>Emma Eckstein</u>	<u>114</u>
<u>Olga Flönig</u>	<u>124</u>
<u>Wilhelm von Griendl</u>	<u>130</u>
<u>Baronne Marie von Ferstel</u>	<u>135</u>
<u>Margit Kremzür</u>	<u>141</u>
<u>Ida Bauer</u>	<u>142</u>
<u>Anna von Vest</u>	<u>154</u>
<u>Bruno Walter</u>	<u>161</u>
<u>Herbert Graf</u>	<u>164</u>
<u>Alois Jeiteles</u>	<u>171</u>
<u>Ernst Lanzer</u>	<u>174</u>
<u>Elfriede Hirschfeld</u>	<u>178</u>
<u>Kurt Rie</u>	<u>185</u>
<u>Albert Hirst</u>	<u>189</u>
<u>Baron Victor von Dirsztay</u>	<u>196</u>
<u>Sergius Pankejeff</u>	<u>208</u>
<u>Bruno Veneziani</u>	<u>225</u>
<u>Elma Pálos</u>	<u>247</u>
<u>Loe Kann</u>	<u>259</u>

<u><i>Karl Mayreder</i></u>	<u>266</u>
<u><i>Margarethe Csonka</i></u>	<u>273</u>
<u><i>Anna Freud</i></u>	<u>280</u>
<u><i>Horace Frink</i></u>	<u>291</u>
<u><i>Monroe Meyer</i></u>	<u>319</u>
<u><i>Scofield Thayer</i></u>	<u>330</u>
<u><i>Carl Liebmann</i></u>	<u>353</u>
 <u><i>Sources</i></u>	 <u>365</u>

Avant-propos

Tout le monde connaît les personnages décrits par Freud dans ses récits de cas : « Emmy von N. », « Elisabeth von R. », « Dora », le « petit Hans », l'« Homme aux rats », l'« Homme aux loups », la « Jeune Homosexuelle ». Mais connaît-on les personnes réelles qui se cachaient derrière ces pseudonymes illustres : Fanny Moser, Ilona Weiss, Ida Bauer, Herbert Graf, Ernst Lanzer, Sergius Pankejeff, Margarethe Csonka ? Connaît-on, plus généralement, tous ces multiples patients sur lesquels Freud n'a jamais rien écrit, du moins directement : Pauline Silberstein (qui se suicida en se jetant du haut de l'immeuble de son thérapeute), Olga Hönig (la mère du « petit Hans »), Bruno Veneziani (le beau-frère d'Italo Svevo), Elfriede Hirschfeld, Albert Hirst, l'architecte Karl Mayreder, le baron Victor von Dirsztay, le psychotique Carl Liebmann, tant d'autres encore ? Sait-on que Bruno Walter, le grand chef d'orchestre, comptait parmi les patients de Freud, tout comme Adele Jeiteles, la mère d'Arthur Koestler ? Et que Freud hypnotisa sa propre femme, Martha Bernays, avant d'analyser sa fille Anna ?

J'ai tenté de reconstituer dans ce qui suit les histoires parfois comiques, le plus souvent tragiques et toujours saisissantes de ces patients longtemps sans nom et sans visage. Au total, trente-huit portraits hâtifs et forcément incomplets, brossés à partir des documents aujourd'hui accessibles et sans préjuger des révélations qu'apporteront dans le futur ceux qui restent encore fermés aux chercheurs dans la vaste Collection Freud de la Bibliothèque du Congrès à Washington. Trente-huit portraits, et pas un de plus : je n'ai retenu que ceux des patients de Freud sur lesquels nous avons d'ores et déjà assez de renseignements pour justifier une notice biographique, serait-elle très brève. Ceux dont nous ne connaissons pas grand-chose, voire seulement le nom ou les initiales, ont été par force exclus – pour l'instant. Ce recueil ne prétend donc nullement à l'exhaustivité, seulement à la représentativité. Aussi partiel soit-il, cet échantillon devrait du moins permettre au lecteur de se faire une idée de la pratique clinique effective de Freud, au-delà des fabuleux récits qu'il en a lui-même tirés.

Je me suis limité aux *patients* de Freud, sans inclure tous ceux, très nombreux, qui s'allongeaient sur le divan de Freud avant tout pour se former à l'analyse (comme Anna Guggenbühl ou Clarence Oberndorf, par exemple) ou par simple curiosité intellectuelle (comme Alix et James Strachey, ou Arthur Tansley). On ne trouvera donc dans ce florilège que des gens qui venaient voir Freud pour des symptômes dont ils voulaient guérir ou des difficultés existentielles dont ils n'arrivaient pas à s'extirper. C'est à ce titre que j'ai retenu Anna Freud, Horace Frink et Monroe Meyer, même s'il est clair que dans leur cas l'analyse était simultanément didactique. Tous les trois étaient d'abord en demande de soins et c'est en tant que thérapie que leur traitement doit être évalué, tout comme celui des autres patients cités ici.

Enfin, je me suis interdit dans la mesure du possible de tenir compte des interprétations de Freud, qui rendent ses récits de cas si fascinants et intéressants. Par comparaison, les histoires qu'on lira ici sont terre à terre, sinon ternes. Pas de théorie, pas de commentaires : je m'en suis tenu à la surface des faits, des documents et des témoignages disponibles, sans spéculer sur les motivations ou les inconscients des uns et des autres. Ceux qui chercheraient dans ces histoires une confirmation des histoires freudiennes risquent donc d'être fort déçus, car ils n'y trouveront pas leur Freud. Ils y trouveront en revanche un autre Freud, celui des patients et de leur entourage. Il n'est pas sûr qu'on puisse réconcilier ces deux Freud, ni ces deux façons de raconter des histoires. Je m'en excuse d'avance auprès de ceux que cette approche historienne dérouterà, ou choquera.

Paru une première fois il y a déjà onze ans, le présent recueil a été considérablement augmenté et mis à jour. Erreurs et omissions ont été rectifiées (du moins celles qui ont été détectées), un certain nombre de vignettes biographiques ont été étoffées sur la base d'éléments apparus entre-temps, et sept patients nouvellement identifiés ont été ajoutés aux trente-et-un qui figuraient dans la première édition. Ces ajouts et rectifications ne changent toutefois pas grand-chose à la conclusion générale que l'on peut tirer de ces informelles études de suivi : à quelques exceptions près, comme les traitements de Martha Bernays, Ernst Lanzer, Bruno Walter et Albert Hirst, les cures de Freud ont été au mieux inefficaces, quand elles n'ont pas été carrément destructrices.

Le lecteur trouvera en fin de volume les sources sur lesquelles je me suis appuyé. Certaines sont primaires, comme disent les historiens, d'autres sont secondaires. Je tiens à cet égard à dire ma dette à l'égard de tous ceux qui, depuis une quarantaine d'années, ont révolutionné notre compréhension de la psychanalyse en reconstituant patiemment le destin de ces patients anonymes ou pseudonymes sur lesquels Freud disait baser ses théories: Ola Andersson, Emanuel L. Berman, Lavinia Edmunds, Henri F. Ellenberger, Ernst Falzeder, John Forrester, Helen Frink Kraft, Stefan Goldmann, Albrecht Hirschmüller, Han Israëls, David J. Lynn, Patrick J. Mahony, Ulrike May, Karin Obholzer, Inès Rieder, Paul Roazen, Anthony Stadlen, Peter J. Swales, Diana Voigt, Elizabeth Young-Bruehl. J'ai largement puisé dans leurs travaux, sans lesquels le mien n'aurait tout simplement pas été possible.

Je veux aussi remercier tous ceux – parfois les mêmes – qui m'ont aidé durant la rédaction de ce petit livre et, plus généralement, durant mes propres recherches sur les patients de Freud au cours de ces vingt-cinq dernières années: Harold P. Blum, Lucas Brujin, Riccardo Cepach, Frederick Crews, Kurt R. Eissler†, Ernst Falzeder, John Forrester†, Lucy Freeman†, Toby Gelfand, Stefan Goldmann, Ann-Kathryn Graf, Colin Graf, Albrecht Hirschmüller, Han Israëls, Reina van Lie, Patrick J. Mahony, Karin Obholzer, Josiane Praz, Paul Roazen†, Karlheinz Rossbacher, Michael Scammell, E. Randol (« Randy ») Schoenberg, Sonu Shamdasani, Richard Skues, Peter J. Swales, Andreas Treichl, Tom Ulrich, Mia Vieyra et Jerome C. Wakefield. Bien évidemment, je porte seul la responsabilité des affirmations et des erreurs contenues dans ce livre.

Paris, le 7 novembre 2021

Du fond des étroites rues, les autos filaient dans la clarté des places sans profondeur. La masse sombre des piétons se divisait en cordons nébuleux. Aux points où les droites plus puissantes de la vitesse croisaient leur hâte flottante, ils s'épaississaient, puis s'écoulaient plus vite et retrouvaient, après quelques hésitations, leur pouls normal. L'enchevêtrement d'innombrables sons créait un grand vacarme barbelé aux arêtes tantôt tranchantes, tantôt émoussées, confuse masse d'où saillait une pointe ici ou là et d'où se détachaient comme des éclats, puis se perdaient, des notes plus claires. À ce seul bruit, sans qu'on en pût définir pourtant la singularité, un voyageur eût reconnu les yeux fermés qu'il se trouvait à Vienne, capitale et résidence de l'Empire.

L'Homme sans qualités, t.1, Robert Musil,
Éditions du Seuil, 1956.



Bertha Pappenheim en tenue d'équitation pendant son séjour au Sanatorium Bellevue.

Bertha Pappenheim

(1859-1936)

Bertha Pappenheim, toujours présentée sous le nom d' « Anna O. » comme la patiente *princeps* de la psychanalyse, n'a en réalité jamais été traitée par Freud lui-même mais par son mentor et ami Josef Breuer. Si l'on en croit ce qu'écrivait Freud en 1917, elle appartient pourtant de plein droit à l'histoire de la psychanalyse : « La découverte de Breuer [avec sa patiente « Anna O. »] forme encore de nos jours la base du traitement psychanalytique » (18^e *Leçon d'introduction à la psychanalyse*). Quant à savoir si Bertha Pappenheim peut être réduite à « Anna O. », c'est une autre histoire, que voici.

Bertha Pappenheim est née le 27 février 1859 à Vienne de parents juifs. Son père, Siegmund Pappenheim, avait hérité d'un commerce de grains et était considéré comme millionnaire. Sa mère, Recha Goldschmidt, venait d'une vieille famille de Francfort qui comptait parmi ses membres le poète Heinrich Heine. La famille Pappenheim était strictement orthodoxe et Bertha, qui était la troisième enfant d'une fratrie de quatre, reçut l'éducation traditionnelle d'une *höhere Tochter* (jeune fille de bonne famille à marier) : instruction religieuse (étude de l'hébreu et des textes bibliques), apprentissage des langues étrangères (français, anglais, italien), petit point, piano, équitation. Bertha, qui

était une jeune fille gaie et extrêmement énergique, étouffait dans cette vie confinée qu'elle devait dénoncer plus tard dans un article « Sur l'éducation de la jeunesse féminine dans les classes supérieures » (1898). Comme Breuer devait le signaler dans un rapport médical écrit à l'intention de son collègue Robert Binswanger, elle était aussi sourdement en révolte contre son éducation religieuse : « Elle n'est absolument pas religieuse ; fille de juifs orthodoxes très pieux, habituée à suivre très scrupuleusement les prescriptions pour l'amour de son père, elle y reste peut-être attachée encore maintenant à cause de lui. Dans sa vie, la religion n'a joué un rôle que comme objet de luttes et d'opposition silencieuse. »

Bertha prit donc la fuite, d'abord dans un monde imaginaire qu'elle appelait son « théâtre privé », puis dans la maladie. Les premiers symptômes manifestes apparurent à l'automne 1880, à une époque où Bertha s'occupait de son père qui était tombé malade d'une pleurésie qui devait s'avérer fatale. Bertha avait une toux opiniâtre et à la fin du mois de novembre on fit appel à Josef Breuer. Breuer, qui connaissait les Pappenheim personnellement, était le médecin attitré des familles de la haute bourgeoisie juive viennoise. Il diagnostiqua une hystérie, sur quoi Bertha, comme si elle n'attendait que cela, prit le lit et développa « en rapide succession » une série impressionnante de symptômes : douleurs du côté gauche de l'occiput, troubles de la vision, hallucinations, contractures et anesthésies diverses, névralgie faciale (algie du trijumeau), « aphasie » (à partir de mars 1881, elle ne parlait plus qu'en anglais), dédoublement de la personnalité et états seconds durant lesquels elle adoptait un comportement capricieux dont elle n'avait plus souvenir après-coup.

Breuer, qui venait la voir quotidiennement, remarqua que son état s'améliorait chaque fois qu'on lui laissait racon-

ter durant ses « absences » les histoires tristes de son théâtre privé – procédé qu'elle baptisa (en anglais, forcément) *talking cure* ou encore *chimney sweeping*. L'état de Bertha s'aggrava toutefois après la mort de son père, qui intervint le 5 avril 1881. Elle refusait de se nourrir et ne racontait plus des contes à la Hans Christian Andersen, mais des « tragédies » morbides. Surtout, elle avait des hallucinations négatives : elle ne voyait plus les gens autour d'elle et ne reconnaissait plus que Breuer. Le 15 avril, Breuer fit venir son collègue le psychiatre Richard von Krafft-Ebing pour qu'il l'examine. Visiblement peu convaincu de l'authenticité des symptômes de la patiente (celle-ci prétendait ignorer sa présence), Krafft-Ebing lui souffla au visage la fumée d'un papier allumé, ce qui provoqua une explosion de colère de la part de Bertha qui se mit à frapper violemment Breuer. Finalement, le 7 juin, Breuer la plaça contre son gré dans une annexe de la clinique pour troubles nerveux de son ami le docteur Hermann Breslauer, à Inzersdorf, où on la calma en lui administrant de fortes doses de chloral, le sédatif de choix à l'époque. Bertha développa de ce fait une chloralmanie (accoutumance au chloral).

La patiente ayant été stabilisée de façon médicamenteuse (en clair : elle était droguée), la *talking cure* put reprendre. Les récits de Bertha avaient changé. Durant ses états seconds, elle ne narrait plus des contes imaginaires ou des tragédies, mais faisait « des comptes rendus de ses hallucinations et de ce qui avait pu la contrarier au cours des journées écoulées ». Lorsqu'elle racontait la contrariété qui avait été à l'origine de tel ou tel symptôme, celui-ci disparaissait de façon miraculeuse. Breuer entreprit donc d'éliminer un à un les innombrables symptômes de sa patiente (par exemple, les 303 occurrences d'une surdité hystérique). S'ensuivit un véritable marathon thérapeutique

qui se termina, si l'on en croit le récit de cas publié treize ans plus tard par Breuer dans les *Études sur l'hystérie*, par un complet rétablissement le 7 juin 1882 (jour anniversaire de son admission à la clinique d'Inzersdorf) à la suite d'une ultime narration dépuratoire durant laquelle Bertha revécut une scène au chevet de son père qui était censée avoir été à l'origine de sa maladie. « Immédiatement après ce récit », écrit Breuer, « elle s'exprima en allemand et se trouva, dès lors, débarrassée des innombrables troubles qui l'avaient affectée auparavant. Elle partit ensuite en voyage mais un temps assez long s'écoula encore avant qu'elle pût trouver un équilibre psychique total. Depuis, elle jouit d'une parfaite santé. » Freud, de même, devait toujours présenter par la suite la *talking cure* d'« Anna O. » comme un « grand succès thérapeutique » (1923).

Comme l'ont établi les recherches des historiens Henri Ellenberger et Albrecht Hirschmüller, la réalité est tout autre. Le traitement de Bertha Pappenheim avait été pour Breuer un véritable « calvaire », ainsi qu'il devait l'écrire plus tard à son collègue le psychiatre August Forel. Le traitement n'avait jamais progressé et Breuer avait songé dès l'automne 1881 à placer Bertha dans une autre clinique, le Sanatorium Bellevue du psychiatre Robert Binswanger à Kreuzlingen, en Suisse. De plus, ainsi qu'on le sait par une lettre envoyée le 31 octobre 1883 par Freud à sa fiancée Martha Bernays, Mathilde Breuer était devenue jalouse de l'intérêt porté par son mari à sa flamboyante patiente et des rumeurs avaient commencé à circuler à ce sujet. Lorsque Breuer mit un terme au traitement en juin 1882, ce n'était donc nullement parce que Bertha Pappenheim s'était rétablie (à la mi-juin, elle souffrait encore d'une « légère folie hystérique »), mais parce qu'il avait décidé de jeter l'éponge et de la transférer

au Sanatorium Bellevue, où elle fut admise le 1^{er} juillet 1882 après un bref « voyage » chez des parents à Karlsruhe.

Fondé en 1857 par Ludwig Binswanger (le grand-père de Ludwig Binswanger *junior*, le promoteur de la « psychanalyse existentielle »), le Sanatorium Bellevue était une institution renommée. Situé dans un parc idyllique au bord du lac de Constance, le Sanatorium accueillait en toute discrétion et contre forte rémunération l'élite des malades mentaux européens. C'était un endroit où, selon les termes du romancier viennois Joseph Roth dans *La marche de Radetzky*, « de riches fous gâtés recevaient des soins onéreux et prudents, et où le personnel était aussi attentionné qu'une sage-femme ». Il y avait une orangerie, des chaises longues, une allée pour les jeux de boule, une cuisine en plein air, des terrains de tennis, une salle de musique et une autre pour le billard. On pouvait aussi faire des randonnées et de l'équitation dans les environs (Bertha en profita quotidiennement). Les patients vivaient dans de confortables villas dispersées à travers le parc.

Bertha Pappenheim, quant à elle, disposait d'un appartement de deux pièces et était accompagnée de sa dame de compagnie qui parlait anglais et français. Elle était en effet toujours partiellement « aphasique » en allemand et souffrait peu ou prou des mêmes symptômes qu'auparavant. À la chloralmanie s'ajoutait maintenant une morphinomanie résultant des efforts de Breuer pour apaiser sa douloureuse névralgie faciale. Le séjour à Kreuzlingen dura quatre mois et n'apporta guère de progrès, ni en ce qui concerne la névralgie ni en ce qui concerne sa dépendance à la morphine. La mention portée sur le registre de Bellevue au moment de la sortie de Bertha le 29 octobre 1882 est « améliorée », mais une lettre envoyée par Bertha à Robert Binswanger le 8 novembre contredit cet optimisme : « En ce qui concerne

mon état de santé, il n'y a rien de neuf ni de bon dont je puisse vous faire part. Vous pouvez vous imaginer qu'une vie où l'on tient toujours une piqûre prête n'est pas enviable. »

Breuer déclina de reprendre Bertha en traitement lorsque celle-ci retourna à Vienne au début janvier 1883 après un détour par Karlsruhe. À trois reprises, de 1883 à 1887, Bertha fut réadmise pour de longs séjours à la clinique du docteur Breslauer où elle avait déjà été internée en 1881. À chaque fois, le diagnostic posé par les médecins était le même : « hystérie ». Ceci est confirmé par la correspondance de Freud et de Martha Bernays. Cette dernière entretenait en effet des liens quasi-familiaux avec Bertha (le père de celle-ci avait été son tuteur légal après la mort du sien) et Freud la tenait régulièrement au courant de l'état de son amie, dont il était informé par Breuer. Le 5 août 1883, il lui écrivait ainsi : « Bertha est une fois de plus au sanatorium de Gross-Enzensdorf, je crois [Inzersdorf, en fait]. Breuer parle d'elle constamment, dit qu'il souhaiterait qu'elle soit morte afin que la pauvre femme soit délivrée de ses souffrances. Il dit qu'elle ne se remettra jamais, qu'elle est complètement détruite. » Dans deux lettres à sa mère datées de janvier et de mai 1887, Martha (qui avait épousé Freud entretemps) écrivait de même que son amie Bertha continuait à souffrir d'hallucinations dans la soirée. Cinq ans après la fin du traitement de Breuer et de multiples séjours en clinique, Bertha Pappenheim n'était donc toujours pas rétablie.

En 1888, Bertha déménagea à Francfort, où résidaient la plupart de ses parents du côté maternel. Là, vraisemblablement encouragée par sa cousine, l'écrivaine Anna Ettlinger, elle publia anonymement un recueil de certains des contes qu'elle avait narrés à Breuer, sous le titre *Petites histoires pour enfants*. Cette *writing cure* semble avoir été beaucoup plus thérapeutique que la *talking cure*. Deux ans plus tard,

Bertha publia un second recueil de contes, *Dans la boutique du brocanteur*, sous le pseudonyme de P. Berthold (= Bertha P.) Parallèlement à ces premiers essais littéraires, elle commença à s'impliquer dans les œuvres sociales juives de Francfort, notamment en faisant du bénévolat dans des soupes populaires pour immigrants venus d'Europe orientale et dans un orphelinat pour filles dont elle devint directrice en 1895.

En cela, Bertha Pappenheim était dans son rôle de notable de la communauté juive. Il semble qu'elle se soit finalement réconciliée avec la religion (quand et pourquoi, on n'en sait rien) et elle concevait clairement son travail social comme une *mitzvah*, une bonne action. (C'est pourquoi d'ailleurs elle s'opposa toujours, dans les organisations dont elle faisait partie, à une quelconque rémunération de leurs membres.) Toutefois, elle ne se cantonnait pas aux traditionnelles œuvres de bienfaisance. Non seulement elle participait aux tâches pratiques, ce qui n'était guère habituel pour une femme de la haute bourgeoisie, mais elle entendait appliquer aux œuvres sociales juives les principes et les méthodes du mouvement féministe allemand, dont elle avait pris connaissance à partir de 1893 par le périodique *Die Frau* de Helene Lange.

En 1899, elle traduisit la *Défense des droits des femmes* de Mary Wollstonecraft (1792) et publia une pièce de théâtre intitulée *Droit des femmes*, dans laquelle elle critiquait l'exploitation économique et sexuelle des femmes. De névrosée morphinomane, Bertha Pappenheim s'était muée en quelques années en une intellectuelle et leader du féminisme juif. En 1900, elle écrivit *Le problème juif en Galicie*, livre dans lequel elle attribuait la pauvreté des juifs d'Europe orientale à leur manque d'éducation. En 1902, elle mit sur pied le Secours Féminin (*Weibliche Fürsorge*), un centre

d'accueil pour venir en aide aux femmes juives. Elle lança également une campagne pour dénoncer la prostitution et la traite des blanches dans les communautés juives de Russie et d'Europe orientale, ce qui lui valut d'être critiquée par les rabbins qui craignaient que la mise en lumière de ces pratiques ne renforce les stéréotypes antisémites. Bertha Pappenheim ne se laissa pas impressionner (peu de choses, au demeurant, semblent avoir été susceptibles de l'impressionner). Pour elle, défendre les droits des femmes juives revenait au contraire à défendre le judaïsme tout court en les ramenant dans le giron de la communauté : le féminisme, paradoxalement, était une arme contre l'assimilation.

En 1904, elle fonda l'Union des Femmes Juives (*Jüdischer Frauenbund* ou JFB), dont elle devint présidente et qui allait devenir sous sa dynamique impulsion la principale organisation féminine juive de langue allemande (en 1929, elle comptait pas moins de 50 000 membres). Le JFB ouvrit des centres de formation et d'orientation professionnelle afin d'encourager les femmes à travailler et à devenir indépendantes.

En marge de son travail à la tête du JFB, qui l'amena à voyager en Amérique du Nord, en Union Soviétique, dans les Balkans et au Moyen-Orient, Bertha Pappenheim créa en 1907 une maison pour filles-mères et enfants illégitimes à Neu-Isenburg, qu'elle considérait comme l'œuvre de sa vie. Elle trouva aussi le temps de traduire du yiddish le *Tsenerene* (une bible féminine du xvii^e comprenant le Pentateuque, les *Megillot* et les *Haftarot*), le *Mayse Bukh* (un recueil médiéval de contes et histoires talmudiques à l'intention des femmes) et le fameux journal de Glückel von Hameln (1646-1724), une de ses ancêtres éloignées. À quoi s'ajoutent d'innombrables articles, poèmes, contes et pièces pour enfants, ainsi que de très belles *Prières* qui

furent publiées après sa mort en 1936 pour conforter les femmes juives sous le nazisme :

Mon Dieu, Tu n'es pas un dieu de douceur, de paroles et d'encens, pas un dieu du passé. Tu es un Dieu omniprésent. Tu es un Dieu qui exige. Tu m'as sanctifiée de ton « Tu dois ». Tu attends de moi que je décide entre le bien et le mal ; Tu exiges que je sois la force de Ta force, que je m'efforce de monter vers Toi, que j'emporte les autres avec moi, que j'aide avec tout ce qui est en mon pouvoir. Exige ! Exige ! De sorte qu'à chaque souffle de ma vie, je ressente dans ma conscience : il y a un Dieu.
(« Appel », 14 novembre 1934).

En 1920, elle fut recrutée par Franz Rosenzweig et Martin Buber pour enseigner au *Freies Jüdisches Lehrhaus*, un centre d'études juives qu'ils avaient fondé à Francfort et où elle côtoya entre autres Siegfried Kracauer, Shmuel Yosef Agnon et Gershom Scholem.

Pendant ce temps, Bertha Pappenheim poursuivait sous le nom d'« Anna O. » sa carrière parallèle de Première Patiente de la psychanalyse. Publiquement, Freud continuait à présenter la *talking cure* d'« Anna O. » comme l'origine de la thérapie psychanalytique. En privé, il confiait à ses disciples que le traitement de Breuer avait en fait été un fiasco, tout en agrémentant cette révélation d'une histoire encore plus sensationnelle. En 1909, son disciple Max Eitingon avait en effet proposé d'interpréter la symptomatologie d'« Anna O. » comme une expression de fantasmes incestueux à l'égard de son père, notamment un fantasme de grossesse qu'elle aurait ensuite transféré sur Breuer, pris comme figure paternelle. Freud, qui avait depuis longtemps rompu avec Breuer et s'irritait que des opposants comme August Forel et Ludwig Frank l'invoquent contre lui, reprit



Bertha Pappenheim dans le costume de son ancêtre
Glückel von Hameln.

cette interprétation à son compte et finit au fil des ans par la présenter à ses auditeurs comme un fait réel : après la fin du traitement, Breuer aurait été appelé auprès d'« Anna O. » et l'aurait trouvée au beau milieu d'un accouchement hystérique, « fin logique d'une grossesse imaginaire » (Ernest Jones) dont il était censé être responsable. Épouvanté par la brutale révélation du caractère sexuel de l'hystérie de sa patiente, Breuer aurait alors fui précipitamment, emmenant sa femme en second voyage de noces à Venise où il lui aurait fait, pour le coup, un enfant tout ce qu'il y a de plus réel.

Selon toute vraisemblance, Bertha Pappenheim n'eut jamais vent de cette méchante fable, qui resta longtemps confinée au premier cercle des disciples de Freud. Nul doute qu'elle l'eût rejetée avec horreur, tout comme elle rejetait la psychanalyse dans son ensemble. Selon le témoignage de sa proche collaboratrice Dora Edinger, elle avait en effet « détruit tous les documents ayant trait à la crise de sa jeunesse et [avait] demandé à sa famille à Vienne de ne donner

aucune information à ce sujet après sa mort » : « Bertha Pappenheim ne parlait jamais de cette période de sa vie et s'opposait avec véhémence à toute suggestion de traitement psychanalytique pour les personnes dont elle avait la charge, à la grande surprise des gens qui travaillaient avec elle. »

Bertha Pappenheim, qui était contre le sionisme et l'émigration des juifs hors d'Allemagne, ne comprit que tardivement la gravité du danger nazi. On lui trouva une tumeur durant l'été 1935, tout juste avant la promulgation par Hitler des lois raciales de Nuremberg. Au printemps 1936, déjà très malade, elle fut convoquée par la Gestapo pour répondre de propos anti-hitlériens tenus par l'une de ses pensionnaires à Neu-Isenberg. À son retour, elle prit le lit et ne le quitta plus. Elle mourut à Neu-Isenburg le 28 mai 1936, à temps pour échapper aux nazis. Dans son testament, elle demandait à celles qui visiteraient sa tombe d'y laisser une petite pierre, « en guise de promesse silencieuse [...] de servir la mission des devoirs et des joies féminines, stoïquement et avec courage. »

En 1953, Ernest Jones révéla l'identité d'« Anna O. » dans le premier volume de sa biographie de Freud, en y ajoutant le récit, qu'il tenait de Freud lui-même, de la soi-disant grossesse hystérique de Bertha Pappenheim. Les proches de celle-ci furent ulcérés. Le 20 juin 1954, *Aufbau*, le journal des émigrés de langue allemande de New York, fit paraître une lettre de Paul Homburger, l'exécuteur testamentaire de Bertha Pappenheim : « Bien pire encore que la révélation du nom en tant que telle est le fait que le Dr Jones, à la page 225, ajoute de son propre chef un récit complètement superficiel et trompeur de la vie de Bertha après l'arrêt du traitement du Dr Breuer. Au lieu de nous informer comment Bertha a finalement été guérie et comment, tout à fait rétablie mentalement, elle a entamé

une nouvelle vie d'actif travail social, il suscite l'impression qu'elle n'a jamais guéri et que son activité sociale et même sa pitié n'étaient qu'une autre phase du développement de la maladie [...] Quiconque a connu Bertha Pappenheim durant les décennies qui ont suivi ressentira pareillement cette tentative d'interprétation de la part d'un homme qui n'a jamais appris à connaître B. P. personnellement comme de la diffamation. »



Timbre à l'effigie de Bertha Pappenheim
dans la série des Bienfaiteurs de
l'Humanité, 1954 (Allemagne de l'Ouest).



Ernst Fleischl von Marxow

(1846-1891)

Ernst Fleischl von Marxow

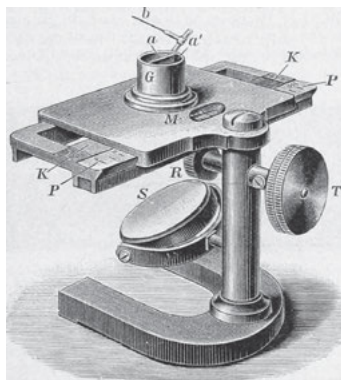
Simon Ernst Fleischl *Edler* von Marxow est né le 5 août 1846 à Vienne.

Il était issu d'une famille juive éminente qui alliait fortune et influence. Son père, le banquier et homme d'affaires Carl Fleischl *Edler* von Marxow, avait été ennobli en 1875. Sa mère Ida, née Marx, était une femme cultivée qui s'entourait de scientifiques, d'artistes et de journalistes connus, tels l'archéologue Emmanuel Löwy, la romancière Marie von Ebner-Eschenbach et la poétesse Betty Paoli. L'un de ses oncles, le célèbre physiologue Johann Nepomuk Czermak, est connu entre autres pour avoir introduit l'utilisation du laryngoscope.

Sans doute est-ce pour suivre son exemple que Fleischl se lança dans des études de médecine en vue de devenir chercheur. Exceptionnellement brillant, regorgeant d'idées originales, il obtint son doctorat de médecine en 1870, à l'âge de 24 ans, et devint l'assistant de l'éminent Karl von Rokitansky en anatomo-pathologie. L'année suivante, toutefois, il se blessa lors d'une autopsie et il fallut amputer le pouce droit qui s'était infecté. Il en résulta des névromes d'amputation extrêmement douloureux qui lui rendaient la vie insupportable et pour lesquels le chirurgien Theodor Billroth l'opéra à plusieurs reprises sans résultat durable. Incapable de continuer son travail en anatomo-pathologie,

il se tourna vers la physiologie et devint en 1873 l'assistant d'Ernst von Brücke à l'Institut de Physiologie. Là, malgré ses douleurs persistantes, il mena des recherches expérimentales sur l'excitabilité des nerfs et put démontrer notamment qu'une stimulation des organes sensoriels entraîne des variations de potentiel électrique sur la surface des zones correspondantes du cortex cérébral, une découverte qui à terme allait rendre possible l'électroencéphalogramme. Il inventa également divers instruments de mesure, tels que le spectropolarimètre et l'hématomètre.

Fleischl n'était pas seulement un remarquable chercheur, mais aussi, selon le témoignage de tous, une personnalité exceptionnelle. Bel homme, charmant, spirituel, passablement excentrique, c'était un brillant causeur capable de disserter de littérature ou de musique aussi bien que des dernières avancées de la physique. Très proche de son collègue Sigmund Exner et de Josef Breuer, son cercle d'amis comprenait également le psychiatre Heinrich Obersteiner, le philologue Theodor Gomperz, l'écrivain Gottfried Keller,



L'hématomètre de Fleischl.

l'urologue Anton von Frisch (le père du prix Nobel Karl von Frisch), le compositeur Hugo Wolf, le gynécologue Rudolf Chrobak et le médecin Carl Bettelheim. Par l'intermédiaire de Breuer et de Gomperz, il était entré dans le cercle mondain des riches familles Todesco, von Wertheimstein et von Lieben, et il avait été un temps question qu'il épouse la belle Franziska (Franzi) von Wertheimstein (voir plus loin notice Elise Gomperz). S'inspirant d'expériences auxquelles s'était livré son oncle Czermak, il avait fait lors d'une soirée chez les Wertheimstein une démonstration d'hypnose sur une poule qui avait beaucoup impressionné l'assistance et contribué au regain d'intérêt pour les états hypnotiques parmi les scientifiques viennois au début des années 1880. Avec son ami Obersteiner, il s'était même livré à des expériences hypnotiques sur lui-même.

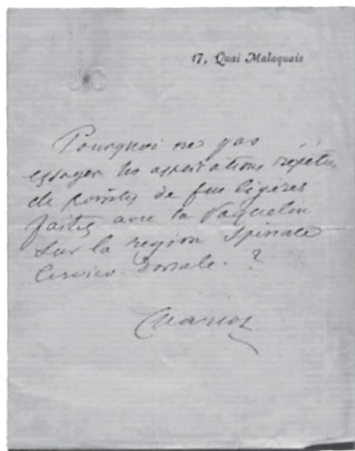
À l'Institut de Physiologie de Brücke, Fleischl fit la connaissance d'un jeune étudiant nommé Sigmund Freud, qui avait commencé à y travailler en 1876. Freud admirait énormément Fleischl, qui représentait pour lui une sorte d'idéal et les deux hommes devinrent progressivement très proches, malgré l'écart d'âge et de statut. C'est aussi à cette occasion que Freud se lia avec Josef Breuer, l'ami et le médecin de Fleischl. Ensemble, Fleischl et Breuer soutenaient financièrement leur jeune protégé, qui tirait régulièrement le diable par la queue.

Devenu un intime de Fleischl après son départ de l'Institut de Physiologie en 1882, Freud découvrit la misère qui se cachait derrière la brillance de son mentor. Peu de gens le savaient, mais Fleischl était fragile psychologiquement et sujet à des effondrements nerveux. Dans une lettre à sa fiancée, Martha Bernays, Freud le qualifiait même de névrosé : « Comme il est terrible d'être une personne nerveuse ! » (21 mai 1885). De plus, afin de calmer les ter-

ribles douleurs qui souvent le tenaient debout toute la nuit, Fleischl prenait de la morphine et avait développé une accoutumance, comme bien d'autres à l'époque. Ses amis s'inquiétaient pour lui et cherchaient par tous les moyens à l'aider. Theodor Gomperz avait consulté le fameux neurologue Jean-Martin Charcot au sujet des douleurs fantômes de Fleischl, vraisemblablement à l'occasion d'un séjour que sa nièce Franzl von

Wertheimstein avait fait au printemps 1884 dans l'une des cliniques privées du Maître. Charcot avait recommandé d'essayer des « applications répétées de pointes de feu légères [...] sur la région spinale cervico-dorsale », mais le remède ne semble pas avoir changé grand-chose à l'état du patient.

C'est dans ce contexte que Freud lut à la fin 1883 un article du chirurgien militaire Theodor Aschenbrand consacré à la cocaïne, un alcaloïde synthétisé en 1860 à partir de la coca par Albert Niemann. Aschenbrandt avait versé un peu de cocaïne dans l'eau donnée à ses recrues bavaroises et avait constaté que les soldats étaient devenus inhabituellement résistants à la fatigue et à la faim (un effet bien connu de la feuille de coca chez les Indiens du Pérou). Intrigué, Freud s'était renseigné plus avant et était tombé sur une série d'articles dans la *Detroit Therapeutic Gazette* vantant les multiples mérites de la cocaïne et notamment son utilité dans la désintoxication des morphinomanes. D'après la *Gazette*, la cocaïne semblait vraiment être une panacée : « On se prend



L'ordonnance de Charcot pour les névromes de Fleischl.

à vouloir essayer la coca qu'on soit ou non habitué à l'opium [morphine]. Un remède sans danger pour le *blues*. »

Freud ne semble pas s'être aperçu que la *Gazette* était en réalité une feuille promotionnelle du laboratoire pharmaceutique Parke-Davis de Detroit, dont la cocaïne était le produit principal depuis 1875. (George S. Davis, l'un des deux fondateurs de la compagnie, était le rédacteur en chef de la *Gazette*.) Désireux d'attacher son nom à quelque grande découverte scientifique qui lui amènerait gloire et fortune, Freud se procura de la cocaïne chez le fabricant Merck à Darmstadt et commença à essayer le produit sous forme de prise orale sur lui-même et quelques proches : sa fiancée Martha Bernays, Breuer et sa femme Mathilde (pour ses migraines), ainsi que Fleischl. Enthousiasmé par les propriétés euphorisantes de la cocaïne, Freud fit paraître en juillet 1884 un article « Sur la coca » dans lequel il reprenait pour l'essentiel les arguments de vente de la *Gazette* de Parke-Davis. La cocaïne était, annonçait-il, un stimulant et un aphrodisiaque. Elle était bonne pour la dyspepsie, la cachexie, le mal de mer, l'hystérie, la neurasthénie (ce que nous appellerions de nos jours la dépression), la mélancolie (psychose maniaco-dépressive), les névralgies faciales (algies du trijumeau), l'asthme et l'impuissance. La cocaïne avait aussi, suggérait Freud *in fine*, des propriétés anesthésiques qu'il convenait d'explorer. Ce que fit immédiatement son ami Carl Koller, qui découvrit que la cocaïne pouvait servir d'anesthésiant local en ophtalmologie, devenant ainsi instantanément célèbre à la place de Freud.

L'article de Freud contenait également une section sur l'utilisation de la cocaïne dans la désintoxication des morphinomanes. Freud s'appuyait quasi exclusivement sur des cas de démorphinisation réussie invoqués par la *Gazette* publicitaire de Parke-Davis, mais il affirmait

également être parvenu à désintoxiquer lui-même un cas de ce genre. Le sevrage s'était très bien passé. Le patient n'avait pas fait de dépression, « n'était pas alité et pouvait fonctionner normalement. Durant les premiers jours du traitement il consomma [oralement] 3 dg de *cocaïnum muriaticum* ; après 10 jours, il fut en mesure de se passer de ce remède. »

Ainsi que Carl Koller devait le révéler en 1928, le patient en question n'était autre qu'Ernst Fleischl von Marxow. La cure de désintoxication, qui avait commencé le 7 mai 1884, ne s'était pas déroulée exactement comme Freud le disait. Même si le traitement cocaïnique avait paru prometteur durant les trois premiers jours, Freud écrivait dès le 12 mai à sa fiancée : « Avec Fleischl, les choses sont si tristes que je ne peux pas du tout me réjouir des succès de la cocaïne ». La cocaïne, que Fleischl prenait « continuellement », ne l'empêchait pas d'avoir des douleurs extrêmes et des « attaques » qui le laissaient quasi inconscient. Freud ajoutait : « A-t-il pris de la morphine durant l'une de ces attaques, je n'en sais rien, il le dénie, mais on ne peut pas croire un morphinomane, même si c'est un Ernst Fleischl [...]. » Le 19 mai, la cocaïne n'ayant supprimé ni les douleurs ni les symptômes de manque, Theodor Billroth, à la demande de Freud et de Breuer, tenta une nouvelle opération sur le moignon d'amputation et recommanda à Fleischl « de prendre plein de morphine, [...] et il [Fleischl] reçut il ne sait plus lui-même combien d'injections » (23 mai 1884). Le lendemain de l'opération, Gomperz écrivit à sa femme Elise que leur ami avait « terriblement souffert malgré l'anesthésie [c'est-à-dire l'injection de morphine], de sorte que plus tard il avait fallu l'anesthésier à nouveau, rien que pour calmer les douleurs » (20 mai 1884).

La cure de désintoxication avait donc complètement échoué. Freud se mit pourtant à la rédaction de son article sur la cocaïne, en dépit des réserves de Breuer (le 12 juin 1884, il écrivait à Martha Bernays : « Breuer ne veut absolument pas m'en dire le moindre bien »). L'article fut déposé chez l'imprimeur le 18 juin et parut le 1^{er} juillet. Il suscita immédiatement un grand intérêt aux États-Unis, notamment de la part du laboratoire Parke-Davis qui se fit un devoir de citer dans une brochure les intéressants travaux « du Professeur Fleischl et du Dr Sigm. Freud de Vienne », qui confirmaient la littérature promotionnelle du laboratoire. (Parke-Davis offrit également 24 dollars de l'époque à Freud pour comparer la cocaïne de la compagnie à celle de Merck, ce qu'il fit, tel un moderne « leader d'opinion » médicale, en prédisant un « très grand futur » à la cocaïne de Parke.)

La mention du « Professeur E. Fleischl », qui pourra sembler étonnante, vient du fait que Freud avait publié anonymement des comptes rendus et des résumés de son propre article dans diverses revues médicales américaines, en utilisant son prestigieux patient et « collaborateur » comme caution scientifique. Dans un article paru en décembre 1884 dans le *Saint Louis Medical and Surgical Journal*, il écrivait ainsi : « Le Professeur Fleischl de Vienne confirme le fait que le muriate de cocaïne est d'une valeur incomparable dans le *morphinisme* quand injecté de façon sous-cutanée (0.05-0,15 gr dissout dans l'eau) [...] mais une abstinence soudaine de la morphine requiert une injection sous-cutanée de 0,1 gr de cocaïne. [...] en 10 jours on peut obtenir une guérison radicale (*radical cure*) avec une injection de 0,1 gr de cocaïne trois fois par jour. »

Le dosage était le même que celui indiqué dans l'article initial, mais la méthode d'administration était différente

(injection sous-cutanée au lieu de prise orale). Derrière ce détail se cachait le fait que Fleischl, non seulement n'avait pas cessé de s'injecter de la morphine en dépit de sa « guérison radicale », mais avait commencé à s'injecter également de la cocaïne. Le 12 juillet 1884, peu après la parution de son article « Sur la coca », Freud mentionnait en passant à sa fiancée que son ami prenait de la cocaïne « régulièrement ». Il est clair d'après les articles américains de Freud que Fleischl était déjà passé à la seringue en octobre. Qu'il l'ait fait ou non contre l'avis initial de Freud, comme celui-ci devait le soutenir en termes voilés dans le chapitre 2 de *L'interprétation des rêves*, il est non moins clair que Freud avait repris à son compte cette méthode d'administration aux effets pharmacologiques singulièrement plus prononcés. En janvier 1885, il annonçait à sa fiancée qu'il voulait voir si on pouvait soulager les névralgies faciales en injectant de la cocaïne directement dans le nerf, ajoutant dans la foulée : « Et peut-être même Fleischl peut-il être aidé. [...] Si seulement je pouvais lui ôter ses douleurs » (7 janvier 1885). Dans une conférence publiée au début avril 1885 et dans laquelle il réaffirmait avoir désintoxiqué un morphinomane en lui donnant de la cocaïne, Freud recommandait même explicitement l'injection : « Pour des cures de désintoxication de ce genre, je recommande sans hésiter de donner de la cocaïne sous forme d'injections sous-cutanées de 0,03-0,05 g par dose, sans craindre d'augmenter la dose. »

Comme le sait de nos jours n'importe quel toxicomane, la combinaison d'un « *upper* » comme la cocaïne et d'un « *downer* » comme la morphine ou l'héroïne est l'une des plus euphorisantes et des plus dangereuses qui soit (c'est d'un tel *speedball* que sont morts, entre autres, le peintre Jean-Michel Basquiat et l'acteur John Belushi). C'est aussi la combinaison la plus irrésistiblement addictive. Une fois

accroché, Fleischl ne cessa d'augmenter les doses de cocaïne pour obtenir le fameux « rush ». À son retour d'un séjour dans sa résidence d'été à St Gilgen, en octobre, sa consommation de cocaïne était déjà devenue si importante que le fabricant Merck lui avait demandé de le renseigner sur les effets qu'il observait. En juin de l'année suivante, Freud écrivait à Martha : « Depuis que je lui ai donné la cocaïne, il a pu supprimer les évanouissements et mieux se contrôler, mais il a pris des quantités si monstrueuses (1 800 marcks de cocaïne en trois mois, en gros un gramme par jour) qu'à la fin il a développé une intoxication chronique » (26 juin 1885). Et pourtant, dans son article du mois d'avril, Freud affirmait au sujet de son patient morphinomane : « Aucune accoutumance à la cocaïne ne s'installa ; au contraire, une antipathie croissante à la prise de cocaïne était manifeste. »

En fait, Fleischl était dans un état indescriptible. Il passait constamment « du désespoir le plus profond à la joie la plus exubérante provoquée par de mauvaises blagues » (10 avril 1885). Breuer, Exner et Freud se relayaient pour passer la nuit avec lui. Freud prenait lui-même de la cocaïne pour rester éveillé : « Ses propos, ses explications au sujet de toutes sortes de choses difficiles, [...] ses multiples activités interrompues par des états d'épuisement le plus complet soulagés par la morphine et la cocaïne, tout cela fait un ensemble qu'il est impossible de décrire par écrit » (21 mai 1885). Tous les amis de Fleischl sentaient la fin approcher, au point que Freud, qui lui avait demandé une fois de plus de l'aider financièrement, écrivait à Martha : « Il ne sera peut-être plus là quand nous devons penser à le payer » (10 mars 1885). En juin, Fleischl commença à développer des hallucinations caractéristiques de la cocaïnomanie mais que Freud, dans son ignorance, compara à un *delirium tremens* : Fleischl sentait des bêtes lui ramper sur la peau – un

phénomène connu de nos jours sous le nom de « fornication » ou, plus familièrement, de « *coke bugs* ».

Début août, Fleischl partit pour la résidence familiale à St Gilgen, accompagné de son frère cadet Paul. Freud lui écrivit de Paris, où il suivait les leçons de Jean-Martin Charcot, pour lui demander de l'argent. Fleischl ne répondit pas. À son retour à Vienne, Freud trouva qu'il avait l'air « misérable, plus comme une dépouille mortelle » (lettre à Martha du 5 avril 1886) : « On dit qu'il hallucine constamment et il ne sera probablement pas possible de continuer bien longtemps à le laisser vivre en société » (7 avril 1886). Freud reprit ses gardes de nuit chez son ami, au moins jusqu'à la fin mai 1886. On ne sait pas s'il continua au-delà, car la correspondance de Freud avec Martha s'interrompit peu après pour cause de mariage.

En juillet 1887, Freud publia une réponse à Albrecht Erlenmayer, un spécialiste de la morphinomanie qui avait testé la cocaïne sur ses propres patients. Les résultats de l'enquête d'Erlenmayer contredisaient ceux de Freud : non seulement les patients n'avaient pas abandonné la morphine, mais ils avaient également développé une accoutumance à la cocaïne. Le docteur Freud, concluait sévèrement Erlenmayer, avait lancé un « troisième fléau » sur l'humanité, après l'alcool et la morphine. Piqué au vif, Freud répliqua en invoquant à nouveau « le résultat étonnamment favorable du premier sevrage de la morphine par le moyen de la cocaïne effectué sur le Continent. (Il est peut-être bon de mentionner ici que je ne parle pas d'expériences menées sur moi-même, mais d'un autre que je conseillais en la matière.) » Quant aux résultats négatifs obtenus par Erlenmayer, ils étaient dus selon Freud au fait qu'il avait fait des injections de cocaïne au lieu de l'administrer oralement comme il l'avait recommandé – une « sérieuse erreur

expérimentale » dont les patients d'Erlenmayer avaient fait les frais. Après quoi Freud oublia ses articles sur la cocaïne, notamment celui dans lequel il recommandait la seringue.

Ernst Fleischl von Marxow semble avoir vécu ses dernières années à l'écart de la « société ». Parvint-il jamais à se désintoxiquer de la cocaïne ? C'est ce que Freud devait affirmer dans une lettre adressée en 1934 à l'ophtalmologue viennois Josef Meller : « Après un sevrage étonnamment facile de la morphine, il [Fleischl] devint cocaïnomane au lieu de morphinomane, développa de graves troubles psychiques, et nous fûmes tous heureux quand plus tard il revint au toxique précédent et plus doux. » On peut toutefois douter de cette version, car la mention par Freud d'« hallucinations » dans sa lettre à Martha du 7 avril 1886 semble bien indiquer qu'à cette date Fleischl s'injectait encore de la cocaïne (la morphine ne cause pas ce type d'effets). Après cela ? Dans une lettre écrite en 1891 à Franz von Wertheimstein, l'ex-fiancée de Fleischl, Breuer semble dire que vers la fin celui-ci avait remplacé la morphine par le chloral pour calmer ses douleurs : « À part les douleurs, Ernst n'était même pas profondément malheureux quand, rendu ivre et à moitié débile par le chloral, il perdait complètement conscience de tout et de lui-même. Puis il y avait la lutte permanente contre son inclination pour la prise excessive de chloral, dans laquelle il retombait constamment, la terrifiante gueule de bois qui en résultait et qui durait une semaine, et puis à nouveau la répétition. » Aucune mention de la cocaïne, mais imagine-t-on que cette épave humaine qu'était devenu Fleischl ait trouvé la force de se soustraire à son emprise ?

Ernst Fleischl von Marxow mourut enfin le 22 octobre 1891, à Vienne. Breuer écrivit à Franz von Wertheimstein : « Je pleure Ernst, comme je l'ai fait depuis des années, mais

je ne peux pas dire que je pleure sa mort [...]. Nous sommes tous redevables d'une mort à la Nature, non des souffrances, et non de ce pitoyable effritement d'une aussi brillante personnalité. »



Mathilde Schleicher

(1862-1890)

Mathilde Schleicher, nous apprend Freud dans un rapport médical rédigé en 1889, venait « d'une famille distinguée mais prédisposée aux maladies nerveuses ». Son père, Carl (Cölestin) Schleicher, était un peintre de genre apprécié et elle-même était chanteuse. Elle avait toujours été très impressionnable et souffrait de migraines. Sa « maladie nerveuse » se déclara en février 1886. Selon Freud, l'événement déclenchant avait été la rupture de la promesse de mariage par son fiancé. Selon un autre rapport médical rédigé ultérieurement par le Dr Hanns Kaan, le fiancé, un homme « sans caractère », avait au contraire rompu parce qu'elle avait commencé à développer une dépression et des « modifications hystériques du visage ». Quoi qu'il en soit, elle tomba dans un grave état mélancolique qui se caractérisait par des auto-accusations et des idées délirantes.

Mathilde Schleicher fut sans doute parmi les tout premiers patients de Freud, qui venait de s'installer comme « médecins des nerfs » en avril 1886. On peut supposer que c'est Breuer qui la lui avait envoyée en tant que médecin de famille des Schleicher car c'est vers lui que Freud se tourna plus tard quand Mathilde développa la maladie clairement somatique qui devait l'emporter. Le traitement, écrit Freud dans son rapport, eut une « évolution changeante » – bref : des hauts et des bas. Ce qu'on sait, c'est que le jeune médecin

des nerfs fit usage à partir d'un certain moment de l'hypnose à des fins de remémoration et effacement des souvenirs traumatiques (il utilisait cette « méthode Breuer », ainsi qu'il l'appelait, depuis la fin 1887). Le Dr Kaan, dans son rapport, note en effet que la patiente « vouait un véritable culte au médecin qui l'avait traitée par hypnose pendant son affection mélancolique ». Au printemps 1889, on put croire que le traitement hypnotique avait porté ses fruits. La dépression s'atténua progressivement et en juin, Mathilde offrit à son cher médecin-hypnotiseur un beau livre d'histoire – *Germanie. Deux millénaires de vie allemande* – avec l'inscription suivante: « À l'excellent Dr Freud, avec mon souvenir affectueux. En témoignage de la plus profonde gratitude et du plus profond respect. Mathilde Schleicher, juin [1]889 ».

Le répit fut de courte durée. Le mois suivant, la patiente sombra dans un délire maniaque caractérisé. Elle était exubérante, agitée, ne dormait plus. Elle parlait constamment de la brillante carrière de concertiste qui s'ouvrait devant elle et des millions qu'elle allait gagner, signait des contrats risqués, allait prendre la succession de la Bianchi (Bianca Bianchi, première chanteuse de l'Opéra de Vienne). Elle faisait de grandioses projets de mariage. À la moindre contrariété, elle tombait dans de violentes convulsions que Freud jugeait « manifestement de caractère hystérique, qui du reste se sont aussi produites pendant la mélancolie et se sont multipliées pendant son rétablissement de cette dernière. »

Débordé, Freud la fit interner le 29 octobre 1889 dans la clinique privée du Dr Wilhelm Svetlin avec un diagnostic d'« altération cyclique de l'humeur » (ce que Kraepelin devait appeler dix ans plus tard « psychose maniaco-dépressive »). Dans son rapport accompagnant la demande d'internement, il écrivait pudiquement: « Sans doute ne s'est-il pas